



Pour citer cet article :

**Entretien de J. Bourquin avec
R. Chaumorcel, ancien élève de
l'IPES de Saint Maurice (1941-
1944), réalisé le 17/2/1994, 4p.**



Entretien de J Bourquin avec R Chaumorcel
ancien élève de l'IPES de Saint Maurice (1941-
1944) réalisé le 17/2/1994

J.B : Quelles sont les circonstances de votre venue à
Saint Maurice?

R.C : J'avais été arrêté en 1939, à Paris, pour vol dans un
Monoprix, je vivais à Paris avec mon frère aîné depuis
deux ans. J'étais de la campagne, nous venions de
Normandie; j'ai été condamné en Septembre à la vingt et
une parce que je n'avais plus de parent, pour beaucoup
c'était la raison. On m'a envoyé à Fresnes jusqu'en Février
1940, après j'ai été placé au Patronage Rollet. C'était les
circonstances de la guerre, on m'a placé chez un crémier
dans le 16°, j'avais ma chambre, j'étais bien comme
baptiste, c'était la guerre, mes patrons sont partis en
exode et je suis retourné au Patronage Rollet. J'ai alors
été placé chez un électricien rue de Vaugirard et puis un
jour j'ai rentré un ça ne pardonnait
pas, retour à Fresnes, Rollet n'a pas voulu me reprendre,
j'ai été placé en Décembre 1940 dans une ferme à
Clamecy, ça n'allait pas, je suis parti retour à Paris puis
à Fresnes; je travaillais dans la journée au ministère de la
Justice, place Vendôme, on m'emmenait le matin en
voiture j'étais bien je suis arrivé comme ça en 1941
j'étais pas un gros délinquant, sans la guerre je serais
resté chez mon crémier, remarquez, cela n'aurait pas été
avantageux pour moi. On m'a envoyé à Saint Maurice. J'y
suis arrivé un soir on m'a envoyé à la cuisine pour la
soupe puis j'ai eu la visite de M. Courtois le sous
directeur, il m'a interrogé sur ce que je savais faire, j'ai
du me mélanger un peu les pieds dans ce que je disais et
j'ai pris ma première correction. Le lendemain, j'ai
rencontré le directeur, M. Hourcq, un homme très gentil on
avait peu à faire à lui, je l'ai vu pour une question
d'orientation : à Fresnes, on m'avait dit qu'à Saint Maurice,
si je n'avais pas le CEP, j'irais travailler à la campagne,
pour moi pas question, si j'avais le CEP j'irai aux ateliers.
J' ai dit que j'avais le CEP, il m'a alors demandé ce que je
voulais faire, mon père était maréchal ferrant, j'ai dit
mécanique, il m'a dit vous serez ajusteur. J'étais content
comme tout. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il y avait
l'école, je l'avais quitté à 10 ans. Je n'avais jamais lu un
livre de ma vie avant d'aller à Fresnes, c'est là que j'ai

commencé à m'instruire Pour moi les fractions, c'était dur je n'en avais jamais fait, l'algèbre, je croyais que c'était écrire en abrégé.

La technique de M. Courtois était simple, en dessous de 5, on passait au rapport, j'y suis passé quelquefois et chaque fois il me frappait, privation de tabac, de vin, mitard. Il y avait deux sortes de chose, le rapport ou la récompense. C'était M. Rouaud qui me faisait des cours, quelqu'un de très très bien, en un an j'ai passé mon CAP d'ajusteur, avec l'instruction que j'avais, je l'ai payé cher. C'est M. Courtois qui m'a vraiment instruit, une fois que j'avais eu une bonne note au-dessus de 5, c'est lui qui m'a appris $a+2$ au carré, j'avais mis un + à la place d'un - , je me suis retrouvé avec une belle trempe, les cheveux à ras, au mitard. Quand j'ai eu les cheveux coupés, il m'a fait revenir et m'a dit que j'étais comme Samson, je lui ai demandé qui était ce gars là, il m'a expliqué l'histoire de Samson, car M. Courtois était quelqu'un de très intelligent, d'instruit, ça n'a rien à voir, il était ironique au possible, il était impossible de s'expliquer, on ne pouvait pas un mot, son mot clé, c'était il suffit ou M. Chaumorcél je vais me fâcher. J'ai toujours été aux Peupliers dans les cages à poules, je ne sais pourquoi. J'ai tout de même passé mon CAP d'ajusteur en 1942, de tourneur en 1943 tout ça était arrivé à me rentrer dans la tête, puis on a changé de chef d'atelier, j'étais ouvrier, j'ai eu à faire un arbre pour la charonnerie sous la direction du nouveau chef d'atelier qui s'est trompé d'un centimètre avec son pied à coulisse, la pièce était morte, j'ai eu un rapport, j'ai pas eu le temps de m'expliquer, j'ai pris une trempe, j'ai dû refaire la pièce. M. Rouaud est passé, je lui explique ce qui s'était passé il l'a expliqué à M. Courtois qui m'a dit " pourquoi vous ne vous êtes pas expliqué? ", " J'ai pas eu le temps.". Je suis aussi passé en récompense pour avoir fait une pièce d'atelier difficile, j'étais au prétoire M. Courtois m'a félicité pour ma pièce, puis il m'a dit m'avoir vu discuter avec untel " je n'aime pas ça" et badaboum, une trempe en pleine récompense, au moment de partir, il ajoute: " n'oubliez pas vos cigarettes", c'était la récompense.

-J.B C'était un homme assez contradictoire?

-R.C Oh j'ai d'autres histoires. Quand on se battait le lendemain, on avait droit aux gants de boxe, M. Courtois nous

faisait des boules de chiffon aux poings et c'est lui qui faisait l'arbitre, c'est lui qui décidait quand le round s'arrêtait, il n'y avait qu'un round et pendant le combat il ne fallait faire semblant.

Je me suis évadé en Avril 1944, on était 5, on compte de s'évader, il y en avait un dont le père était garde républicain à La Tour Maubourg à Paris, il avait soi disant une combine pour qu'on se tire en Angleterre. Depuis que j'avais mon CAP je n'étais plus aux Peupliers, mais au groupe Excellence, on s'évade non pas par la fenêtre ni par la gouttière, la porte était toujours ouverte, il fallait un passe pour ouvrir la lingerie pour prendre nos affaires respectives, moi j'avais de la chance, j'avais des affaires, les autres ont pris des vêtements dans les paquets. On est parti bien gentiment, on avait de fausses permissions, aujourd'hui, je pourrais encore vous faire la signature de M.Courtois (R.C m'imite assez bien la signature de R.Courtois) et on arrive à Paris.

- J.B. Vous vouliez vraiment rejoindre l'Angleterre?

- R.C Oh ! patriotisme...on devient patriote par la suite, c'est lié aux événements. Le garde républicain a été le premier arrêté, nous on s'est réfugié dans une maison qui était à la mère d'un copain, on avait été repéré comme terroriste par des voisins qui nous avaient vendus à la gendarmerie, quand on a vu où cela pouvait nous emmener, on s'est rappelé tout de suite d'où on venait, il valait mieux retourner à Saint Maurice. A notre arrivée là bas, on a été au cachot, c'était logique; mais le lendemain c' était moins logique, M. Courtois nous a dit "retirez ces vêtements, c'est pas à vous", il y en a qui sont restés nus toute la journée, moi je m'en fichais, j'avais mes vêtements, puis il y a les corrections habituelles, mitard et retour aux Peupliers et en fait d'atelier, comme il savait que "j'aimais" bien la campagne il m'a mis au travail de la campagne, à scier du bois, j'en sciais plus qu'il fallait, un jour au réfectoire M.Courtois est passé, il me touche les cheveux et me dit "ça repousse, ce monsieur qui "aime" bien la campagne va bientôt demander à repartir, ça vous plaît la campagne?" Oh oui beaucoup je réponds. Eh bien poursuit M.Courtois, je vais vous raconter une histoire : "quand j'étais prisonnier, un Allemand m'avait mis à creuser un fossé ,quand l'Allemand passait, il me disait "gut", je lui disais "gut arbeit", parce que au

lieu de me mettre dans le fossé jusqu'aux genoux, je m'y mettais jusqu'aux genoux, c'était M.Courtois!

En Juin 1944, je suis reparti avec deux camarades. Au lieu d'aller sur Paris, nous sommes allés dans l' autre sens, vers Chaumont, là on nous demandé si on voulait entrer dans le maquis, pendant deux jours on a été caché dans une ferme chez le père d'un surveillant de Saint Maurice, de là on a été renvoyé de droite à gauche, j'ai atterri dans le maquis du coté de Chateauroux, le 31 Août on s'est battu à Salbris, début Septembre, on est repassé par La Motte Beuvron et on a demandé à s'arrêter pour voir M.Courtois, j'ai pas eu de veine, j'étais dans une camionnette qui est tombée en panne, quand je suis arrivé,les gars avaient déjà été le chercher, ils l'avaient amené sur la grande route de La Motte, j'ai discuté avec lui, il était gêné, j'étais armé, je suis parti comme cela, j'allais pas tuer quelqu'un pour un motif si futile. J'ai passé ensuite dans l'armée régulière, j'ai été blessé à Colmar, puis le hasard a bien fait les choses, j'ai été rapatrié à l'hôpital d'Orléans. J'ai alors écrit à un instituteur de Saint Maurice qui était chouette, je ne me souviens plus de son nom, pour lui dire que j'étais à l'hôpital d'Orléans, blessé, que je n'étais pas une crapule, personne ne m'a répondu et je n'ai pas eu de nouvelles. C' est pour ça que je suis pas d'accord avec ce que vous écrivez dans votre article sur Saint Maurice, quand vous dites que M.Courtois fermait les yeux sur les évasions au moment de la Libération. Ceux qui essayaient de s'évader on ne leur facilitait pas la tâche.

Vous savez, M. Courtois, j'aurai bien voulu le rencontrer plus tard, m'expliquer avec lui. On ne pouvait pas dire un mot, on n'avait toujours tort, on ne pouvait pas s'expliquer au prétoire. C'est regrettable qu'il soit mort.